

matière même de la théorie. Mais il faut songer qu'ils sont souvent implicitement ou même expressément utilisés avant le chapitre sur la statistique. Et, pour le surplus, c'est peut-être toute la façon d'aborder et de traiter les questions que viendrait entamer et devrait changer ce renversement de plan, s'il était exécuté dans toute sa signification.

EDUARD SACHER. — *Die Gesellschaftskunde als Naturwissenschaft* (La science de la société comme science de la nature). Dresden u. Leipzig, Pierson, 1899, viii-300 p., in-8°.

Ce livre est un essai fait pour présenter, avec une méthode positive, des éléments de science sociale, qui, à vrai dire, sont seulement des éléments de science économique. Après de rapides et nettes définitions de concepts, et une sommaire indication des doctrines historiques et des auteurs, mis en trois groupes, individualistes, socialistes, communistes, l'auteur traite successivement : du travail, des besoins humains, de la répartition du sol et de la rente foncière, de la monnaie, du capital et de l'intérêt, de la rente de la propriété bâtie, du revenu provenant de la vente des produits du travail (cartels, etc.), du profit de l'entrepreneur, du commerce, de la bourse, du contrat de salaire. Son souci d'une méthode des sciences naturelles le conduit à user de la métaphore organiciste. Et enfin il recherche, au milieu des différents systèmes, le principe économique général et le trouve, non pas dans le principe de l'altruisme, mais dans celui de l'intérêt bien entendu. On trouvera dans ce livre beaucoup de faits et de données sommairement réunis et un effort louable vers la précision scientifique, on remarquera la critique de l'intérêt et le développement curieux de cette section dans l'ensemble du système économique présenté.

LÉON WALRAS. — *Études d'économie politique appliquée* (Théorie de la production de la richesse sociale). Lausanne, F. Rouge, et Paris, Pichon, 1898, 499 p. in-8°.

Selon le dessein qu'il avait indiqué dans l'avant-propos des *Études d'économie sociale*, M. Walras renonçant à faire un traité qui corresponde aux *Éléments d'économie politique pure*, réunit dans ce volume les différentes études et fragments,

qu'il a écrits au cours de sa carrière, sur les questions qui selon lui relèvent de l'économie politique appliquée : sur la monnaie (monnaie d'or avec billon d'argent régulateur, mesure et régularisation des variations de la valeur de la monnaie, théorie de la monnaie, problème monétaire) ; sur les monopoles (l'État et les chemins de fer) ; sur l'agriculture, l'industrie et le commerce (les marchés et l'agriculture, la défense des salaires, la théorie du libre échange) ; sur le crédit (théorie, espèces, etc.) ; sur la banque (théorie mathématique du billet de banque, comptabilisme social à propos de la caisse d'épargne de Vienne ; sur la bourse (opérations de bourse, spéculation, agiotage). En fin de ce livre, M. Walras a placé une « esquisse d'une doctrine économique et sociale », de la doctrine que l'ensemble de son œuvre s'est appliquée à constituer. Un peu vieilli dans ses fondements philosophiques, et un peu difficile à apprécier pleinement dans un résumé pour ceux qui n'auraient pas suivi tout le développement de l'œuvre de M. Walras et reconnu avec critique la valeur et l'importance relative de ses différentes parties, cet exposé a en tout cas le mérite de porter la trace d'une inspiration élevée et désintéressée et de refléter le travail de toute une vie que clôt le présent livre sur ces paroles : « Et nous, microscopiques animalcules emportés à travers le monde sur un grain de sable, mais raisonnables et libres, éphémères d'un instant apparaissant pour disparaître aussitôt, mais dépositaires de la conscience et de la volonté de l'être, nous n'avons de vertu vraie et pure, de bonheur sûr et plein que dans la mesure suivant laquelle nous participons à cette œuvre d'une immensité vertigineuse, d'une témérité folle, que le pessimiste abandonne, dont l'optimiste se décharge sur la Providence, et que l'idéaliste entreprend et poursuit comme une chose toute simple et toute naturelle pour cette raison qu'étant un homme et non une brute, il doit se conduire non comme une brute, mais comme un homme. La conscience lui dit : « Réalise ton idéal, » et la raison ajoute : « Tu travailles ainsi à réaliser l'idéal universel. » — Sur quoi, le libre-penseur, apercevant au bout de l'avenue les fenêtres éclairées de son chalet, se hâte vers le petit salon où sa place l'attend, à côté de la lampe de famille, devant le premier feu de la saison. »